



Hacia una relectura de la Regla de San Benito

Henri-Marie Guindon

Volume 38, numéro 1, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705917ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705917ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1982). Compte rendu de [*Hacia una relectura de la Regla de San Benito*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(1), 100–102.

<https://doi.org/10.7202/705917ar>

sociale de la Palestine du premier siècle et l'acteur socio-religieux Jésus.» L'information a été tirée des ouvrages classiques dus à J. Klausner, S.W. Baron, J. Jeremias, E. Lohse et F. Belo (*Lecture matérialiste de l'Évangile de Marc*). On y aboutit à la conclusion que « le phénomène chrétien à sa naissance est une expression au niveau symbolique de la situation d'oppression des masses marginales dans le processus de production, de certaines couches du prolétariat urbain et rural et même d'une part de la petite bourgeoisie. Pour cette raison, il naît enraciné dans une classe sociale déterminée et exerce une fonction "ambiguë" au sein de ces classes, en raison du caractère fondamentalement radical de sa protestation qui se rattache à la tradition "anarchique-utopique" du prophétisme et de son idéal messianique.» (p. 251).

Enfin un dernier chapitre, bref, fait le point des recherches et des hypothèses possibles. Tout en reprenant les divers apports de la recherche concernant la fonction de protection que peut avoir la religion face aux éléments naturels, la fonction éthique qu'elle jouait déjà dans les royaumes tributaires, etc., l'A. considère erroné d'expliquer la fonction intégratrice ou idéologique de la religion par le seul fait qu'un faible développement des forces productives dans certaines formes de société entraînerait une absence de rationalité scientifique (p. 269). Selon l'A., seule l'inégalité effective des rapports sociaux engendre (à condition que la société ne soit pas fondée sur la violence) la production d'une idéologie religieuse de légitimation. Ces conditions se réalisent uniquement dans les sociétés féodales. « Ce n'est point, en effet, parce que les groupes au pouvoir seraient plus rationnels dans une formation tributaire que dans une société féodale, que l'idéologie n'y est pas religieuse. Tout dépend de la nature des éléments qui font l'objet de la relation d'échange... Dans le cas où le pouvoir peut apparaître comme fondé sur sa capacité objective d'un échange de services, le recours à une sanction méta-sociale est inutile. Par contre, dans les féodalités où l'assise du pouvoir implique l'appropriation du bien commun naturel et l'asservissement de la classe productrice, seule la religion constitue l'appareil symbolique capable de susciter le consensus nécessaire à la reproduction des rapports sociaux » (pp. 269-270).

On n'entreprendra pas ici une discussion de la thèse soutenue par l'A. Disons que c'est un essai d'interprétation global assez ambitieux dans l'état actuel le plus souvent lacunaire de la

documentation. De plus, entre infrastructure et superstructure sociale, le sens des enchaînements causaux n'est peut-être pas toujours aussi évident que le voudrait la théorie marxiste. Pourtant, cet ouvrage mérite certainement d'être pris en sérieuse considération. Il vaut comme synthèse d'études utilisant une grille d'analyse marxiste pour l'analyse des religions. Il illustre également, à bien des égards, la fécondité des hypothèses qui peuvent être faites à partir d'une sociologie qui s'inspire du matérialisme historique. Il reste que cet ouvrage, bien que revu, a été d'abord rédigé dans le style « notes de cours », avec l'ésotérisme propre à ce genre littéraire et les multiples fautes de typographie etc. qui lui sont inhérentes. C'est déjà un outil fort utile : il mériterait d'être un jour repris, réécrit et présenté pour un plus large public.

André COUTURE

XVII Semana de Estudios monasticos, **Hacia una relectura de la Regla de San Benito**, Studia Silensia VI, Abadia de Silos, 1980, 482 pages, 16 x 23 cm.

Parmi les nombreuses études qu'a suscitées le XV^e Centenaire de naissance de saint Benoît (480-1980), celles de la XVII^e Semaine d'études monastiques, organisée par la Société espagnole d'études monastiques et tenue au Monastère des Bénédictines de San Pelayo de Oviedo, est un apport aussi riche dans sa variété que dans ses perspectives d'avenir. Les Auteurs n'ont pas voulu se tourner seulement vers le passé même s'ils l'ont exploré, comme il se devait, mais aussi ont-ils envisagé résolument toute la richesse de cette vénérable Règle plus que millénaire dans la problématique actuelle de la vie monastique. D'où le titre très juste : « *Vers une relecture de la Règle de saint Benoît* ».

En plusieurs des 22 titres au programme, en plus du Prologue, qui souligne l'*actualité de la Règle bénédictine*, l'orientation vers l'avenir est nettement apparente. À défaut de pouvoir tout relever, certains sujets me paraissent dignes de mention : « *L'Oraison : doctrine de la Règle bénédictine et exigences modernes* », par Michel Estradé.

L'Auteur centre son étude sur le *désir*. Toute la vie du moine est constituée par le désir de rencontrer Dieu. « Le moine est homme d'oraison parce qu'homme de désir » (p. 140). Telle était la vocation du jeune Benoît selon saint Grégoire :

« *soli Deo placere desiderans* ». Ce désir domine la vie du moine et l'accroissement de ce désir élimine les obstacles possibles à cette recherche de Dieu. Or cette recherche de Dieu s'exprime de diverses façons et peut se résumer en deux attitudes : *oraison* et *service* qui, l'une et l'autre, répondent à la réalité de Dieu en lui-même et dans les autres, selon le vieil adage : *Ora et labora*.

L'homme d'aujourd'hui, surtout le jeune, plus que le simple exécuteur d'un code est un assoiffé. Jean Lacroix affirme que le désir est de l'essence même de l'homme, que la créature se constitue par le désir résultat de sa relativité et de son dynamisme intérieur. La créature est une relativité en recherche d'un absolu. Beaucoup de jeunes d'aujourd'hui en sont arrivés à la même expérience, fatigués qu'ils sont du bruit, de la complication, de l'égoïsme.

D'autres sujets pareillement ont cette ouverture sur le présent et l'avenir quand, par exemple, Dom Ildefonso M. Gomez, O.S.B. traite du « *Code pénitentiel de la Règle bénédictine. Ambiance de sa naissance et valeur pédagogique actuelle* » et Dom Thomas Moral, O.S.B., de « *la stabilité bénédictine : sources, doctrine, projection moderne* ». Dom Cebrià Pifarré, O.S.B. nous indique dans « *Relecture du "Corpus spirituale" de la Règle bénédictine* » comment entendre cette *continuité dans la nouveauté de la compréhension*, à savoir « de quelle manière l'idéal évangélique de la Règle bénédictine peut-il être exprimé dans un langage qui fasse impression sur le moine d'aujourd'hui qui désire vivre au service de la foi et de la praxis de la communauté ecclésiale d'aujourd'hui ».

Toute la grande famille bénédictine — Bénédictins confédérés et Cisterciens — s'est intéressée à apporter ses points de vue, même divergents parfois. Ainsi Dom García M. Colombàs, parlant « du plus récent commentaire de la Règle bénédictine dû à la patiente, tenace et admirable étude de Adalbert de Vogüé qui, au jugement de Dom Jean Leclercq, O.S.B. est l'unique commentaire "de caractère scientifique" ne trouve pas cependant satisfaisant en tout point ce qu'il dit du "père du monastère", l'Abbé » (p. 92).

Même des non-bénédictins, prêtres diocésains, ont participé à cette semaine d'études. L'abbé Agustín Hevia Ballina, du séminaire métropolitain d'Oviedo, étudia, d'un point de vue littéraire, la langue de saint Benoît pour trouver dans la Règle « un programme de salut ». Les termes suivants : *Via, Veritas, Vita, Vita aeterna, Regnum, Gloria, Coelum* montrent que la règle est un programme de base de la vie des moines. Selon les canons de

l'esthétique littéraire, une telle sélection de termes, dès les premiers mots d'une œuvre, indique le dessein de l'œuvre et en résume le contenu essentiel.

C'est dans la même ligne de recherche textuelle que Dom Juan M. de la Torre, OCSO, s'arrête au mot « *Ausulta* » dans l'esprit d'une relecture théologico-spirituelle. L'entreprise n'est pas nouvelle. Elle a connu des devanciers. *Ausulta* s'apparente à *audire, auditor* et bien d'autres termes qui en dérivent et entraînent des impératifs comme *cognosce, percipe, observa, age, adimple*, autant de mots à empreinte eschatologique. L'auditeur doit avant tout reconnaître que c'est Dieu qui parle et l'importance de son message devra en conséquence pénétrer jusqu'au cœur et le soumettre. Ainsi l'écoute conduira à l'*age*.

C'eût été une lacune qu'aucune femme ne figure dans cette liste, d'autant plus que la Semaine s'est tenue dans un monastère de Bénédictines. Les femmes n'auraient-elles, elles aussi, quelque chose à dire? María Paz Navarro O.S.B., de l'Abbaye Ste-Scholastique, traitera du « *Carême bénédictin, hier et aujourd'hui* » où sont mentionnés quelques adoucissements comme une collation légère entre les repas, en raison des conditions actuelles du travail, bien qu'un grand nombre préfèrent s'en tenir à la rigueur de la Règle. Dans certains monastères, on a introduit la « *cafétéria* ». Elle permet à chacun de prendre, s'il le veut, une quantité moindre et de pratiquer un jeûne plus rigoureux ou de se retirer plus tôt, dès qu'il a terminé son repas et donner plus de temps à l'oraison. Les privations hebdomadaires permettent de disposer d'une certaine quantité de nourriture qui peut aider à la faim dans le monde.

Dans cette variété de sujets tous aussi intéressants les uns que les autres, on ne peut manquer de souligner ce que Dom Clement de la Serna nous livre sur le « *Repos* » dans la Règle bénédictine. L'insistance de saint Benoît lui-même montre quelle importance il y attachait. L'Auteur se demande si ce sujet du repos et du temps à donner au sommeil n'est pas une réalité que l'on a négligé de prendre suffisamment en considération et même méprisée dans les milieux monastiques? Par ce moyen, le moine assure sa santé physique et spirituelle et peut parvenir à une vie saine et équilibrée. Autrefois, la vie tant humaine que monastique allait en harmonie avec la nature. Bien que l'on soit habitué à voir en ascétisme, des personnes vertueuses faire des jeûnes prolongés et

dormir peu, il y a eu des exagérations en cela. Certains Auteurs ont même noté que le manque d'aliments et de sommeil pouvaient causer des dommages plus graves que la gloutonnerie et qu'il faut donner à l'un et à l'autre la quantité nécessaire. Tout abus en un sens ou l'autre est tentation du démon.

Les considérations de l'Auteur sont émaillées d'une foule de détails intéressants sur le dortoir des moines, le lit « individuel », la manière de dormir, le réveil mutuel, la lumière de nuit, le couteau que l'on doit enlever de ses habits car le moine couchait tout habillé, et bien autre chose encore. Saint Benoît apparaît dans cette Règle comme un homme « maître de soi et ses actes, pleins d'un profond équilibre et d'un sens exceptionnel de la mesure » (p. 392).

Il y aurait encore de nombreux et très méritants travaux à relever de cette féconde Semaine d'études bénédictines. Ceux qui connaissent la langue espagnole auront le plus vif intérêt à lire ce volume qui nous apporte une brise de fraîcheur et de paix bénédictine dans l'étouffante atmosphère de notre vie moderne.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

René JONGEN (sous la direction de), **La métaphore. Approche pluridisciplinaire**, Bruxelles: Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1980, 188 p.

Pendant deux années s'est tenu, aux Facultés Universitaires Saint-Louis de Bruxelles, un séminaire pluridisciplinaire sur la métaphore dont le responsable, René Jongen, nous présente une partie des travaux, qui « illustrent l'ultime indétermination de l'objet métaphorique lui-même » (p. 7).

Métaphore, art de la parole et schématisation de la langue, par Raphaël Celis. Cette première contribution tente de remettre la métaphore à sa place. Contre l'inflation de ce trope, contre sa prétention générique ou généalogique, on veut montrer qu'il est en défaut par rapport à la véritable dynamique de « l'acheminement vers la parole ». Phénoménologique, fortement influencée par Heidegger, la démarche se déroule en deux parties. La première, statuant sur les conditions de la parole, fait le bilan de trois équivoques « fondamentales » sur la nature des rapports entre métaphore et création langagière: a) l'impertinence des concepts rhétoriques pour la poétique

fondamentale; b) la confusion qui substitue tour à tour langue et langage, dont la première « ne souffre qu'une genèse ontologique prudente » (p. 11) alors que le second se prête au démontage; c) l'alternance de la monstration et du recel. Quant à la seconde partie, inspirée de Lohmann et de Guillaume, elle médite sur les dimensions de la créativité interne de la langue. La conclusion se veut critique des prétentions ontologiques de la métaphore, dont elle recherche les limites du champ d'application.

Polysémie de la peinture, par Eugénie de Keyser. « La peinture, particulièrement lorsqu'elle est figurative, introduit toujours une multiplicité de référents. On peut dire que, et le tableau et les signes qui le constituent, sont par nature polysémiques. Cette polysémie a des aspects métonymiques et métaphoriques, selon les cas » (p. 45). C'est à l'inventaire des différents niveaux auxquels jouent ces aspects qu'est consacré le second texte, qui se termine par l'analyse de trois tableaux de Degas, Léger et Klee.

La métaphore comme éponyme et comme prédication d'identité, par René Jongen. Qu'est-ce, d'un point de vue linguistique, que la métaphore? La thèse de l'Auteur est que la métaphore a une « nature fondamentalement énonciative-prédicative » (p. 63). En premier lieu, il distingue le fonctionnement métaphorique du fonctionnement « mimologique », c'est-à-dire, selon la définition de Gérard Genette, de « ce tour de pensée, ou d'imagination, qui suppose à tort ou a raison, entre le "mot" et la "chose", une relation d'analogie en reflet (d'imitation), laquelle motive, c'est-à-dire justifie, l'existence et le choix du premier » (cité p. 64). En second lieu, l'Auteur tente de montrer qu'est en jeu, dans la métaphore, « l'attribution assertive, directe ou dérivée, explicite ou implicite, d'un prédicat B à un sujet A » (p. 70). Plus précisément, il s'agit d'énoncés qui se présentent sous les espèces syntaxiques et sémantiques d'identifications prédicationnelles (A est B), mais dont le propos réel est de caractériser (et non de classer ou d'identifier) le terme particulier ou universel introduit par A en lui assignant un attribut caractérisant anonyme, dont la définition n'est accessible que par le biais d'un savoir de type encyclopédique, portant sur les dénotés qui constituent l'extension du désigné-prédicat » (p. 96).

Discours scientifique et déplacement métaphorique, par Pierre Marchal. Si, comme l'affirme Michel Serres, la science est devenue un continuum qui est le siège de mouvements et d'échanges,